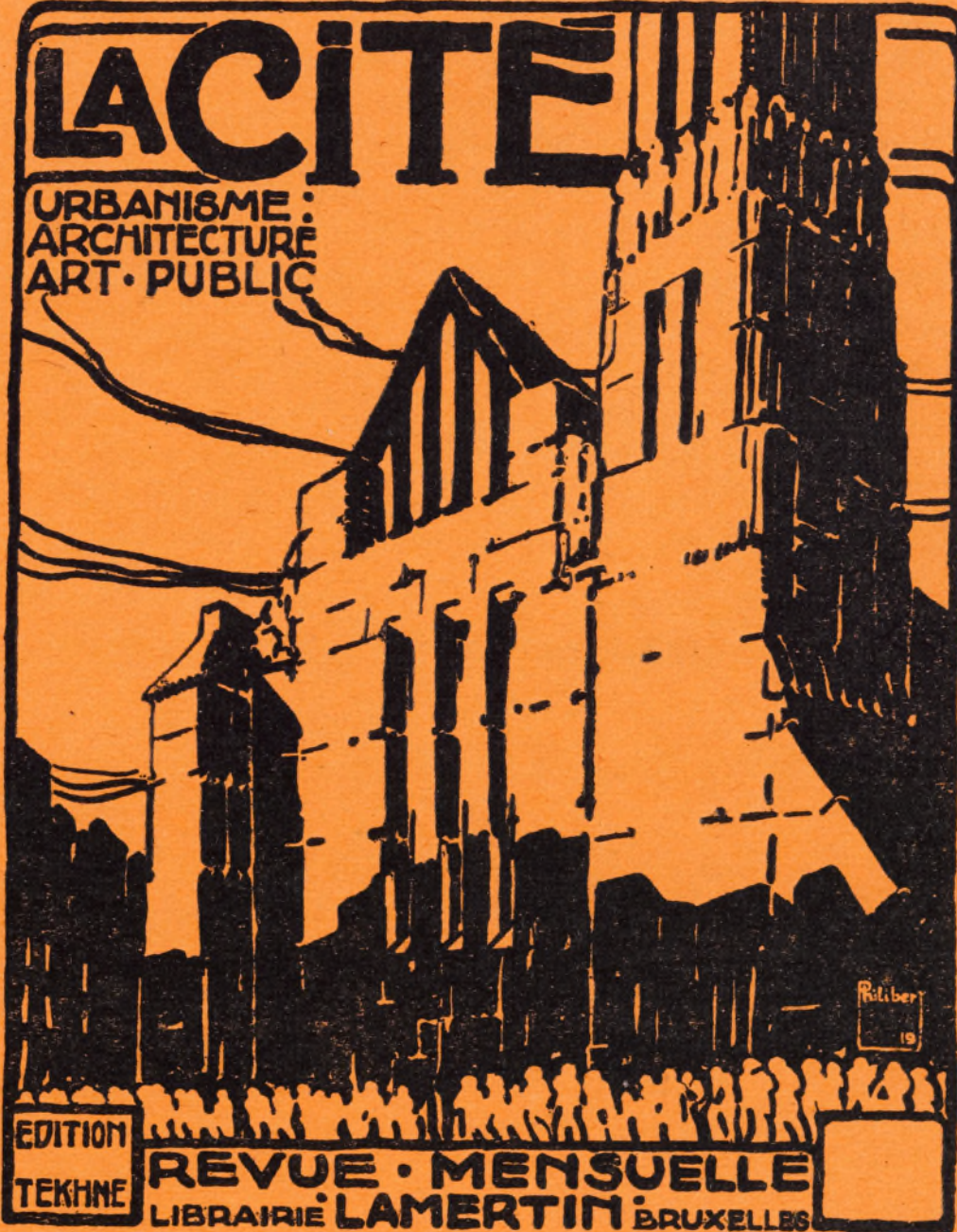


# LACITÉ

URBANISME :  
ARCHITECTURE  
ART · PUBLIC



EDITION  
TEKHNE

REVUE · MENSUELLE  
LIBRAIRIE LAMERTIN BRUXELLES

TROISIÈME ANNÉE  
NUMÉRO 9 - JANVIER 1923.

R E V U E M E N S U E L L E B E L G E

# LA CITÉ

URBANISME ■ ARCHITECTURE ■ ART PUBLIC

RECONSTRUCTION  
DES REGIONS DÉVASTÉES

Rédacteurs : MM. Fern. BODSON, architecte (Bruxelles); J. DE LIGNE, architecte (Bruxelles); J. EGGERICX, architecte (Bruxelles); Huib. HOSTE, architecte (Bruges); Raymond MOENAERT, architecte (Bruxelles); L. van der Swaelmen, architecte-paysagiste (Bruxelles); J. M. van HARDEVELD (Amsterdam); M. Raph. VERWILGHEN, Ingénieur Urbaniste (Bruxelles), Secrétaire de la Rédaction.

Les Rédacteurs et Collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles. — Il sera rendu compte dans « la Cité » de tout ouvrage dont deux exemplaires seront envoyés à la Revue.

Pour la rédaction, l'administration et les demandes d'abonnement, s'adresser au Siège de la Revue : 10, Place Loix, Saint-Gilles-Bruxelles.

Pour la vente au numéro s'adresser exclusivement aux librairies. Dépôt principal : Librairie Lamertin, 58-62, Coudenberg Bruxelles.

ABONNEMENT : Belgique 10 fr.; Etranger, 15 fr. Le numéro, Un franc.

Les abonnements peuvent se prendre en versant la somme de 10 francs au crédit du Compte chèques-postaux n° 16621 (Revue : La Cité). Moyennant un supplément de 3 francs les numéros sont envoyés mensuellement sous enveloppe cartonnée.

## Editions " TEKHNÉ "

*LA CITÉ*. Première année (juillet 1919, octobre 1920). Un volume de 260 pages, illustré de 29 planches hors texte, fr. . . . . 10.—

*LA CITE*. Deuxième année (oct. 1920-déc. 1921). Un volume de 288 pages illustré de 24 planches hors texte . . . . . fr. 10.—

*L'Art et la Société*, par H. P. Berlage, architecte à Amsterdam. Tirés à part de la Revue " Art et Technique ", (septembre 1913-février 1914). Un volume luxueusement imprimé et illustré de 98 clichés. . . . . fr. 20.—

*La Conservation du cœur de la Ville de Bruxelles*, par Charles Buls, avec traduction d'une conférence de C. Gürlitt sur la " Conservation du cœur d'anciennes villes. Une brochure de 24 pages . . . . . fr. 2.—

*L'habitation coloniale*. Sa construction au Congo Belge par Gaston Boghemans. Une brochure de 20 pages abondamment illustrée . . . . . fr. 3.—

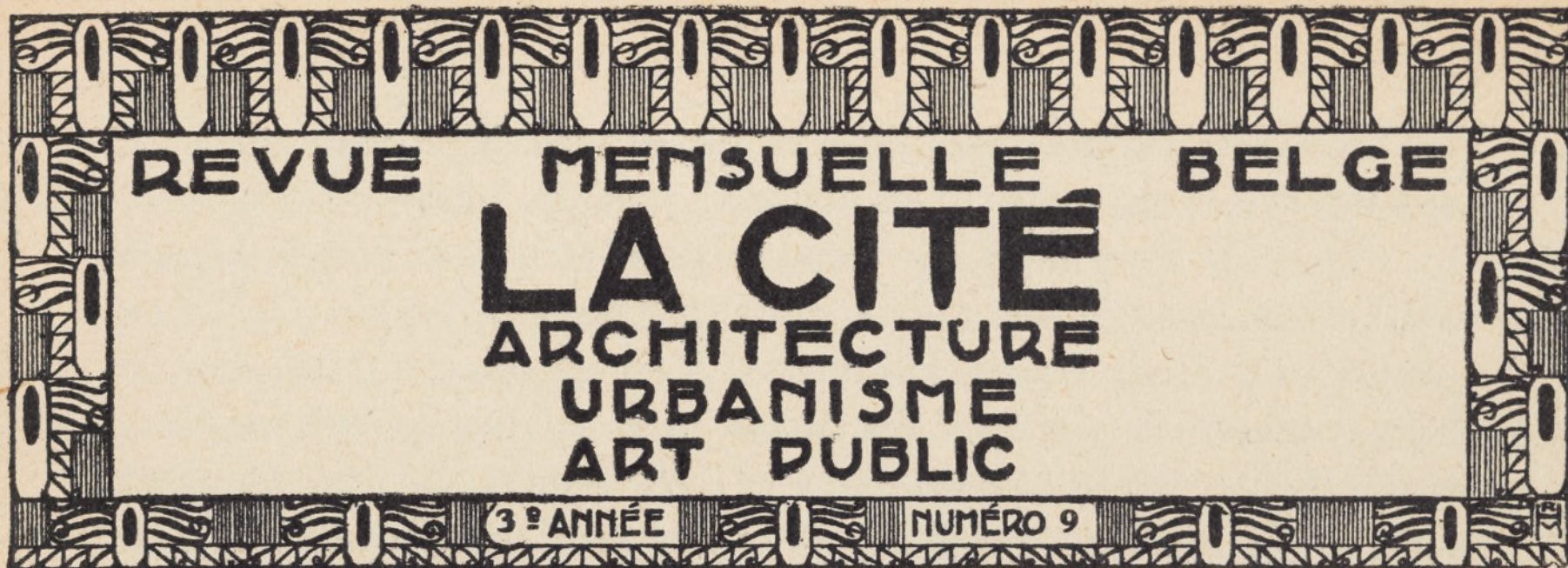
*Constantin Meunier*. *L'historique de son monument au travail*, par R. Thiry et G. Hendrickx. Une brochure illustrée . . . . . fr. 1.—

*L'abbaye de la Cambre*. Historique, description, projets de transformation, avec 20 illustrations. Texte de G. Des Marez, archiviste de la ville de Bruxelles fr. 1.50

*L'Art des Jardins et le nouveau jardin pittoresque*, par Louis van der Swaelmen, architecte paysagiste . . . . . fr. 1.—

LA REVUE " TEKHNÉ ". Collection complète de la 2<sup>me</sup> année (1912-1913). Beau volume de 516 pages, sur papier couché, illustré de 250 clichés. Prix fr. 15.—

Pour obtenir ces livres, il suffit de verser, dans n'importe quel bureau des postes, au crédit du compte chèques postaux "n° 166.21 Revue la Cité", la somme due et d'inscrire sur le bulletin de versement le titre du livre et les nom et adresse du souscripteur.



# La Standardisation dans la Vie et dans l'Art

.....

*Leçon d'ouverture du cours sur la Standardisation, faisant partie des cours d'Urbanisme, organisés par l'Institut des Hautes Etudes de Belgique, l'Union des Villes et Communes Belges et la Société des Urbanistes Belges. (Printemps 1921.)*

On a normalisé de tout temps.

On l'a fait sciemment ou inconsciemment. Mais la normalisation, telle que nous l'entendons, appartient en propre au temps que nous vivons; elle est, par conséquent, une méthode essentiellement moderne.

Puisque je dois, à plusieurs reprises, vous entretenir de la normalisation, j'ai pensé qu'il pouvait être utile, au cours de cette leçon d'ouverture, de situer mon sujet dans son cadre, c'est-à-dire d'examiner quels sont les caractères propres à notre temps, quelles sont les conclusions que nous impose cet examen, et la manière dont nous les mettrons en pratique en toutes circonstances; car, c'est à cela que nous devons en arriver, si du moins nous voulons être dignes de notre époque.

Je me suis senti, du reste, d'autant plus porté à cet examen,

que bien des personnes attachent au qualificatif de « moderne » un sens impropre, du moment qu'ils appliquent ce terme à l'art.

Faire de l'art moderne consiste pour eux tout simplement à créer un décor plus ou moins nouveau, ou à appliquer de façon nouvelle un décor ancien. Eh bien, il n'en est pas du tout ainsi. Si nous voulons aller au fond des choses, nous voyons qu'être moderne ne signifie pas vouloir en tout état de cause trouver quelque chose de neuf à tout prix, mais que cela veut dire tout simplement : être de son temps et se comporter comme tel.

Nous transportant dans le domaine des arts plastiques, disons que l'art cherche à réaliser, à provoquer des émotions d'ordre plastique. L'art ne pourra y réussir auprès des personnes qui vivent la vie de leur temps, sont pénétrées de l'esprit de leur époque, que si elles sont imprégnées du même esprit. Mais bien des obstacles nous empêchent d'atteindre du coup ce but, qui paraît cependant bien naturel.

En effet, que voyons-nous autour de nous? Le XIX<sup>e</sup> siècle est-il seulement parvenu à réaliser la devise de liberté, égalité, fraternité que la révolution lui avait léguée?

Si la science s'est développée extraordinairement, si une technique merveilleuse s'est créée, les artistes n'ont pu suivre le mouvement. Leur fallait-il trop de temps pour se reconnaître dans le nouvel état de choses? Etaient-ils effrayés de ce prodigieux développement? Toujours est-il qu'ils ne parvinrent pas à s'incorporer l'esprit nouveau, à lui rendre témoignage dans leurs œuvres.

Vous savez ce qui s'ensuivit. Citons, pour nous borner à l'architecture, les nombreuses constructions où de nouveaux programmes, de nouvelles possibilités furent exprimées, au moyen de formes anciennes. Citons ce que nous devons, hélas, appeler la perfection dans l'imitation : nous connaissons ces musées et ces banques, ayant l'apparence de temples antiques; des parlements ressemblant à des églises; des villas ayant revêtu l'aspect de fermes; nous connaissons les stucs imitant la pierre naturelle, la peinture imitant le marbre et le bois, le linoléum imitant le parquet, le papier peint imitant les carreaux de revêtement; nous avons vu les arbres en ciment, et nous connaissons, hélas, quantité de personnes, ayant la prétention d'avoir du goût, admirant sincèrement toute cette pacotille, dire naïvement : que c'est bien imité!

Pauvres architectes modernistes, qui devons commencer par démolir toute cette architecture fictive, laquelle restera une honte éternelle pour le XIX<sup>e</sup> siècle!

Mais ce bel héritage n'est pas le seul obstacle que nous ayons à surmonter. Nous nous enorgueillissons à juste titre d'avoir pénétré le secret des époques passées; mais cette connaissance est un poids mort que traîne derrière lui l'artiste qui n'est pas suffisamment conscient de lui-même, et qui veut malgré tout créer.

Ensuite, nous nous sentons chargés d'une lourde hérédité, dont nos enfants n'auront plus à souffrir.

Nous formons, si je puis ainsi dire, la transition entre deux époques; puisque nous ne voulons nullement condamner à priori tout ce que le passé nous a légué, nous devons procéder à un véritable triage, pour découvrir ce qui, dans ce passé, peut encore nous servir, et nous devons nous écarter, ensuite, avec respect, du surplus. Abuser d'une chose, n'est-ce pas lui manquer de respect? Et qui d'entre nous peut se vanter de n'avoir, à cet égard, rien à se reprocher?

Nous avons, enfin, à combattre des survivances d'autant plus difficiles à déraciner, que ceux qui veulent donner le ton ne se demandent même pas si elles ont encore leur raison d'être.

Prenons, par exemple, la toilette. Si je vous projetais sur la toile, en regard l'un de l'autre, le portrait d'une négresse en costume d'apparat et celui d'une de nos élégantes, je vous aurais démontré sur le vif la vérité de l'aphorisme : les extrêmes se touchent.

Quelques chiffons couvrent la nudité de la négresse, mais sa coiffure est ornée de plumes, elle porte des anneaux au nez et aux oreilles, des cercles d'or entourent ses bras et ses jambes. Dans la toilette de soirée, la mondaine n'est pas moins nue que la négresse; voyez les plumes qui ornent sa tête; voyez, comme elle s'est laissée percer des trous dans les oreilles, afin d'y accrocher des objets qui brillent; elle se pare de multiples bagues et bracelets; se fait coudre sur la robe quantité de perles, de boutons, de paillettes; les deux femmes ne sont-elles pas parées de la même manière?

Je serais cependant mal venu à complimenter telle dame en lui disant qu'elle s'habille comme ou aussi bien qu'une négresse.

Voilà un exemple typique d'imitation servile. Je ne me préoccupe guère de l'objection que la forme a changé, car l'esprit demeure identique. Et nous gardons ainsi bien des choses alors que tout a changé, ou est en train de changer.

N'avons-nous pas assisté à ce mouvement qui a conduit d'abord l'individu, et ensuite la communauté, à reprendre conscience d'eux-mêmes? Le grand poète hollandais Verwey affirmait, il y a des années déjà, que notre temps se caractérise par le fait que nous avons conscience de nous-mêmes, et Monseigneur Mercier déclarait au 4<sup>e</sup> Congrès de l'Évangile, à Montmartre, que la société moderne a le culte du savoir, est soucieuse de justice et de solidarité.

## II

Qu'il me soit permis, avant de rechercher d'autres caractères de notre temps, de vous faire observer que nous ne pouvons à cet égard nous borner à regarder le petit cercle que nous fréquentons, ou le petit pays que nous habitons, non seulement parce que nous sommes à la recherche des signes d'une culture universelle, mais encore parce que nous découvrons, dans notre pays, des situations particulièrement inquiétantes, et cela, après une guerre où des compatriotes de toute catégorie se sont offerts avec un héroïsme égal. Et je pense en tout premier lieu à la situation qui nous est faite, à nous, Flamands, qui restons dans l'impossibilité de jouir du développement intellectuel auquel nous avons droit en vertu même des lois naturelles qu'aucun étatisme ne peut abroger.

Ne craignez pas que je soulève ici la question flamande. Je tiens seulement à signaler que, personnellement, je ne parviens pas à découvrir une école privée ou officielle, où mes enfants puissent recevoir un enseignement et une éducation dans leur langue maternelle; je vous demande ce que devient dans ces conditions, en notre pays, la fameuse liberté du père de famille?

Il n'y a pas que cela : nous vivons encore dans une atmosphère de victoire, qui profite à ceux qui nous gouvernent, mais qui ne nous a apporté jusqu'ici que très peu de valeurs effectives quant au domaine de l'esprit. La poussée démocratique doit rajeunir notre système d'organisation politique; mais les maîtres d'après l'ancien régime devant être les victimes de ce renouveau, se servent de tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour conserver les situations

acquises. Enfin, nous trouvons, opposée l'une à l'autre, l'armée des profiteurs de la guerre et la masse des sinistrés. Je crois que vous partagerez l'opinion que j'émettais tantôt, à savoir que nous devons en ce moment regarder ailleurs pour découvrir ce que nous recherchons, les signes, les symptômes de la société future.

La génération précédente a pris conscience de sa valeur, elle s'est, en outre, dégoûtée du scepticisme qui fit tant de victimes, et s'est rendue compte qu'elle n'avait pas que des droits, mais encore des devoirs.

Remy de Gourmont ne nous donne-t-il pas l'impression d'un fossile, lorsqu'il déclare : « Personnellement, je ne donnerais en échange de ces terres oubliées (Alsace-Lorraine) ni le petit doigt de ma main droite, car il me sert à soutenir ma main quand j'écris, ni le petit doigt de ma main gauche, il me sert à secouer la cendre de ma cigarette ».

Quelle mentalité véritablement égoïste!

Opposons à cet écrivain d'un autre âge les jeunes d'aujourd'hui qui recherchent les responsabilités parce qu'ils y puisent et la volonté et l'énergie. « Nous sommes plus curieux de ce qui nous arrête, écrivent-ils, qu'avidés de ce qui nous sert ». L'action leur paraît quelque chose de tout naturel et ils se déclarent franchement opposés à l'intellectualisme.

Nous voilà du coup devant ce que je considère comme le plus grand caractère de notre époque : *nous osons poser des actes*. Tous ces individus devenus conscients de leur valeur, de leurs droits, de leurs devoirs, gagnés aux grandes fluctuations internationales, ne se contentent plus de leur savoir; ils ont vu se détacher sur des horizons encore éloignés l'image de la société future, et ils veulent tous aider à sa réalisation; ils le veulent, d'une noble volonté qui engendre des actes, c'est-à-dire des choses qui ne sont jamais perdues.

Alors que d'autres générations démolissaient, l'homme qui est de notre temps veut rebâtir, non pas pour son profit à lui, *mais pour celui de la communauté*.

De quels outils peut-il disposer à cet effet? Il y a d'abord une science qui s'est développée prodigieusement, et qui peut le renseigner sur une foule de choses. Je ne m'arrête pas aux objections faites

par Brunetière dans *La Faillite de la Science*, car je parle ici de la vraie science et non de celle qui se fait une arme contre l'idée religieuse.

Nous devons à la science l'origine de notre technique qui est devenue si merveilleuse que nous ne pouvons entrevoir la limite de ses progrès. Songez donc à la perfection d'une machine, d'un moteur, songez à l'achèvement parfait de mille et une chose, des plus petites aux plus grandes : de la vis qui n'a pas plus d'un millimètre de diamètre au Handley-Page ou au sous-marin. Songez au télégraphe et aux téléphone, avec et sans fil. Pensez aux chemins de fer, aux autos, aux avions, aux bateaux à moteur; souvenez-vous comment la charge de grain est aspirée hors du bateau et conservée dans les silos. Regardez tout ce qui vous entoure et qui est, je dirais, devenu technique, industrialisé; toutes choses qui nous sont devenues familières, et comparez avec les temps anciens.

Celui qui parvint, pour la première fois, à arrêter un cheval, et songea à le dompter, était évidemment très audacieux : il trouva le premier moyen de transport. Les suivants furent le traîneau et le chariot, véhicules si primitifs qu'on inventa la chaise à porteur qui peut se vanter d'une vogue de plusieurs siècles. Puis vint la voiture qui offrait de grands avantages. Mais il fallut l'invention de la machine à vapeur pour que l'évolution se fit à grands pas; vint la force électrique, l'automobile, la découverte du plus lourd que l'air, et qui sait ce que nous verrons encore!

Successivement l'homme s'est familiarisé avec toutes ces inventions. Ne croyez-vous pas qu'il lui a paru aussi étrange de voir la chaise à porteur se garnir de roues et précédée d'un cheval, que de voir disparaître le cheval, et la voiture se mettre en marche d'elle-même?

Le tricycle possède sa stabilité en lui-même, et cependant nous sommes anxieux en voyant déambuler par les rues pareil véhicule, alors que la bicyclette nous rassure complètement. Nous la savons stable dans son instabilité; la science nous le dit. Nous acceptons cette prestation technique; nous admettons tout ce que nous dit la science, *aussi longtemps qu'il s'agit de choses matérielles.*

Eh bien, l'homme moderne, l'homme d'action, n'admet pas seulement ce qui regarde l'ordre matériel, il accepte aussi le reste.



Il admet, par exemple, que la technique qui joue un si grand rôle dans notre vie, ne décore pas ce qu'elle produit, qu'elle y est même opposée. Muthésius a fait remarquer, il y a bien des années déjà, que les armes anciennes étaient complètes quand elles quittaient l'armurier, et que le graveur n'y surajoutait que d'inutiles arabesques.

Adolphe Loos écrivait en 1913, dans les « Cahiers d'aujourd'hui », sous le titre « *Ornement et Crime* », un article très intéressant, duquel vous voudrez m'autoriser de faire quelques citations.

« J'ai formulé et proclamé la loi suivante : *A mesure que la culture se développe, l'ornement disparaît des objets usuels.* Je croyais apporter à mes contemporains une joie nouvelle; ils ne m'en ont pas remercié. Au contraire, ce message les a remplis de tristesse; ils étaient accablés à l'idée de ne pouvoir « créer » un ornement nouveau... Alors j'ai commencé ma prédication. J'ai dit aux affligés : « Consolez-vous. Ouvrez les yeux et voyez. Ce qui fait justement la grandeur de notre temps, c'est qu'il n'est plus capable d'inventer une ornementation nouvelle. Nous avons vaincu l'ornement, nous avons appris à nous en passer... »

» Mais j'avais compté sans les retardataires, les amis du passé, qui tenaient à ce que l'humanité continuât à subir la tyrannie de l'ornement... Même dans nos grandes villes, nous avons encore des attardés... qui sourient de plaisir devant un faisan sculpté et décoré par un cuisinier-esthète; des gens qui achètent des étuis à cigarettes ornés de motifs Renaissance... Si je veux manger du pain d'épice, je choisis un rectangle bien propre, et non un morceau qui représente un cœur, un enfant nouveau-né ou un cavalier. L'homme du XV<sup>e</sup> siècle ne pourrait me comprendre. Mais tous les hommes modernes me comprendront ».

» L'homme d'aujourd'hui n'invente pas de nouveaux ornements. Il réserve et concentre sa faculté d'invention pour d'autres objets ».

Mais il y a plus : la pureté technique d'un objet usuel est devenue la norme d'une certaine émotion d'ordre supérieur que nous ne pouvons toutefois pas encore considérer comme une émotion esthétique. Et, malgré l'auteur que je viens de vous citer, j'estime que la masse devient sensible à ce genre d'émotions. Avez-vous vu un seul profi-

teur de guerre rouler en une auto de style gothique ou rococo? Même ces gens-là comprennent le ridicule de ces choses.

L'esprit de masse s'est développé en même temps que la technique. Les individus se sont réunis afin de se mouvoir, d'agir, comme individu collectif. Je crois inutile d'insister. Rappelez-vous que Zola s'est servi de la masse comme personnage dans ses romans; que vers la même époque les peintres sont parvenus à rendre sur leurs toiles l'idée de la foule, qu'auparavant ils avaient représentée au moyen d'une série de personnages juxtaposés.

Nous ne sommes pas au bout de cette évolution : la masse qui produit collectivement veut consommer de même. Je me demande en vain ce qui s'opposerait à cela? Il fut un temps où chacun cuisait son pain et faisait sa lessive à domicile. Chaque maison avait sa pompe, son puits d'eau de source, sa citerne d'eau de pluie. Pendant des siècles, on a gardé chez soi ce qu'on est heureux de pouvoir présentement envoyer à l'égout. Où est le temps où on avait chez soi des bidons de pétrole et des lampes... vides au moment où on devait s'en servir?

Tout cela a changé : nous sommes satisfaits du pain que le boulanger nous livre; nous donnons volontiers la lessive dehors; que ferions-nous sans distribution d'eau, de gaz, d'électricité? Mais pourquoi nous arrêter à mi-chemin? Pourquoi ne distribuons-nous pas l'eau chaude pour le ménage, la chaleur pour la maison? On vient de faire à Dundee, en Ecosse, une expérience pour le chauffage de 250 maisons; l'installation marche à souhait et les frais de chauffage sont réduits de moitié.

Des installations analogues fonctionnent dans environ 300 villes du Canada, où 600 centrales fournissent la chaleur nécessaire. Toute une série de bâtiments publics de Dresde sont chauffés de la même manière par le « Fernheizwerk ». Berlin, Neu-Kölln suit et chauffe notamment des constructions situées à 2,5 km. du générateur de chaleur.

Mais nous sommes ennemis de ces progrès parce qu'ils dérangent nos habitudes, et nous nous mettons sciemment en travers du progrès. Réfléchissons un moment. Nous avons des moyens de locomotion, des restaurants qui sont à la disposition d'un chacun et

nous nous en servons même pour notre plaisir; des organismes publics distribuent notre correspondance, manient notre argent, gardent nos épargnes, viennent aspirer les poussières de nos maisons, vider nos puits, laver nos vitres; nous sommes enchantés, mais nous déclarons que cela suffit ainsi.

Réfléchissons, vous dis-je, et nous devons nous avouer qu'il y a moyen de construire nos maisons bien plus simplement, et que le résultat financier sera d'autant plus appréciable que le coût de la construction est élevé. Mais il y a plus : nous savons qu'il existe une crise de sujets, qu'on doit leur payer de très forts gages, qu'ils sont très exigeants et que la maîtresse de maison doit user de beaucoup de diplomatie pour garder ses sujets.

Si nous examinons nos maisons en tenant compte de ces deux facteurs, nous constatons que l'on a gaspillé bien des énergies et de l'argent pour construire des locaux qui pourraient disparaître ou être réduits à moitié; d'autre part, nous voyons qu'un travail énorme est consacré journellement à l'entretien de ces locaux!

Toutes nos maisons contiennent la même cuisine dans laquelle se fait chaque jour la même besogne : la préparation de certains aliments. Si chaque groupe de maisons avait sa cuisine collective et son restaurant central, accessible de chaque maison, ne pourrait-on du coup supprimer la salle à manger, diminuer la cuisine où ne devrait être préparé que le petit déjeuner et les boissons chaudes, et réduire ainsi considérablement le service. Les chambres d'amis restent d'habitude inoccupées, elles doivent cependant être construites, meublées et entretenues. Par contre, quelle peine n'avons-nous pas à caser chez nous une bicyclette et une voiture d'enfants. Cela me rappelle que nous affichons crânement à l'entrée de nos bâtiments publics : défense d'entrer les bicyclettes, et que nous omettons soigneusement d'ajouter où elles peuvent bien être remisées.

N'empêche que nous dressons la tête en nous déclarant enfants de notre siècle!

Mais ce siècle se caractérise encore d'une autre façon. Dans tous les pays, la masse a pris conscience d'elle-même et s'est aperçue que dans les pays voisins existaient des masses similaires, ayant les mêmes besoins et les mêmes aspirations. Les frontières ont été effacées théoriquement en attendant qu'elles le soient effectivement. Les

disciples du Christ se sont ressouvenus que catholique veut dire universel, et ils ont fondé l'internationale catholique. Les socialistes ont crié : prolétaires de tous pays, unissez-vous, et ils ont fondé leur internationale; les savants, les techniciens, les artistes sont entrés en relations avec leurs collègues des pays voisins; ils ont organisé des congrès, réalisé des accords internationaux. Ces liens étaient si forts que chez nous, par exemple, nous avons vu Pirenne publier son Histoire de Belgique en allemand, avant de la publier en français et en néerlandais!

Nous avons pu constater ces derniers temps, à l'occasion du boycottage de la Hongrie, et de ce qui s'est passé en vue du transport de munitions destinées à la Pologne, ce que ces groupements internationaux peuvent réaliser.

Et enfin il y a le communisme, et je n'ai pas en vue ici le bolchevisme russe dont nous pouvons difficilement nous faire une idée exacte dans le méli-mélo de reportages contradictoires. J'entends plutôt la grande vague d'amour qui s'est fait jour dans tant d'esprits droits, et qui est, du reste, déjà contenue dans le commandement prononcé par le Christ.

Ecoutez le poète Wies Moens qui écrit de sa cellule au cours de ses dix-sept mois de prison préventive : « que le salut vient de la communauté ». Cette foi est bâtie sur un miracle, car il se fait à l'heure actuelle en ce monde un grand miracle. De jeunes hommes, de jeunes femmes, de tous pays, qui ne se sont jamais vus, n'ont jamais entendu le son de leur voix, se sont soudain réveillés à la science des mêmes nécessités et des mêmes possibilités. Lisez leurs écrits, écoutez leurs poésies, apprenez la voix de leurs rêves, et vous saurez que toute une génération ayant la même volonté et un même désir existe déjà. Et le vent qui passe au-dessus de tous les pays porte de par le monde la symphonie de ces cœurs jeunes et impétueux qui battent pour le même idéal : réconciliation et fraternité. De nouvelles frontières sont faites entre les nations, mais d'homme à homme les frontières sont effacées.

Car au-dessus de toutes les forces qui déchirent les hommes, il y en a une autre qui pousse les hommes dans les bras l'un de l'autre : cette force est l'amour.

Ecoutez Paul Colin, que je m'excuse de devoir traduire ici

d'une traduction néerlandaise : « En France, l'idée de l'humanité domine toutes les autres idées. Il n'existe pas de frontières entre les hommes, les cerveaux, les cœurs... Nous rejetons l'attitude hostile et défiante que d'autres voudraient imposer, et qui ordonne le meurtre et la fureur collective. Nous n'avons pas d'autre idéal que de connaître les frères que nous avons dans le monde entier, que de nous entretenir familièrement avec eux, et de nous réchauffer au rayonnement de leur génie et à l'ardeur de leur amour ».

Le grand peintre Toorop estime qu'en son pays l'art nouveau tend instinctivement vers une beauté universellement humaine, et que par suite la fraternisation internationale se réalisera sur le terrain de la beauté.

Le célèbre acteur hollandais, le D<sup>r</sup> Rooyaards, écrit que la politique de rapprochement entre les peuples qui se pratique dans les salles d'exposition, de concert et de théâtre est la meilleure, celle qui devra être suivie à l'avenir, parce qu'elle apprend aux divers peuples à se connaître, se comprendre et à s'admirer.

Ecoutez enfin le D<sup>r</sup> Hubner qui, dans un ouvrage récent, dû à une collaboration internationale, définit ce qu'on comprend en Allemagne par l'expressionnisme :

« L'expressionnisme est une compréhension de la vie qui se présente à nous, maintenant que le monde est revenu au calme, afin de rebâtir une nouvelle époque, une nouvelle culture, un nouveau bonheur. La norme du naturalisme était la nature avec tous ses faits positifs; par contre, l'expressionnisme possède comme régulateur l'idée avec toutes ses réalités.

» L'expressionnisme se sent l'ennemi de la nature; il méconnaît sa suprématie et doute de sa vérité. Il constate que la science n'est qu'une tentative pour tout interpréter... La nature n'est pas une chose objectivement immuable et n'est pas plus grande que l'homme. Elle est le Rien qui reçoit sa forme et son allure de l'homme, qui lui donne un sens. Elle est la matière première, éminemment souple et pétrissable et qui contient toutes les possibilités.

» L'expressionnisme croit que tout est possible... Il place une fois encore l'homme au milieu de la création, afin qu'il la peuple. L'homme se prend à refaire ce qu'il a fait il y a bien des siècles. Il ne s'épuise pas à l'étude du problème de la liberté individuelle, il

ne tâche pas de la solutionner, de systématiser; non, il cherche tout simplement à supprimer le problème en posant des actes, en créant ».

Voilà donc après quatre années d'horreurs de guerre l'amour qui fait son entrée dans la vie, non l'amour intéressé, non l'amour platonique, mais l'amour de la collectivité, l'amour qui agit.

N'est-ce pas ce que Péguy disait déjà en 1900 lorsqu'il fonda ses « Cahiers » : « dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste, voilà ce que nous nous sommes proposé, et non pas seulement pour les questions de doctrine, de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action ».

Et les actions se posent sous forme de lutte contre tout ce qui empêche l'épanouissement plein et complet de la vie moderne, lutte difficile, parce que tous ceux qui vivent de l'ancien régime et doivent mourir avec lui se cabrent et se défendent au moyen de toutes les armes dont ils disposent. Plusieurs ennemis sont déjà abattus, notamment l'éclectisme, le dilettantisme et l'individualisme. Si, surtout dans notre pays, il nous arrive encore d'en voir des manifestations, quelque peu bruyantes, nous devons les considérer comme les dernières convulsions de leurs partisans.

La lutte continue contre des ennemis plus forts; je nomme le capitalisme, l'impérialisme et le militarisme, triumvirat monstrueux, dont les membres se complètent et s'entr'aident mutuellement.

« Il n'est jamais superflu, écrit le critique littéraire J. Ernest-Charles, il est particulièrement opportun aujourd'hui de rappeler les idées qu'exprimaient tous nos hommes d'Etat des années 14-15-16-17, à savoir que les soldats de France se sacrifiaient pour que cette guerre fut la dernière des guerres, et pour que fussent épargnées au monde nouveau les horreurs, les monstruosité inévitables de toutes les guerres ».

N'avons-nous pas vu les capitalistes anglais se déclarer contre, les capitalistes français se déclarer en faveur de l'occupation de la Ruhr, et cela non point à cause de la liberté des peuples ni à cause d'intérêts supérieurs et d'ordre élevé, mais à cause de leurs industries menacées.

La bataille est engagée, la lutte continue; elle se caractérise d'une

part par une grande tolérance, d'autre part par la violence. En Angleterre où on a le bon esprit de ne pas mêler la religion aux questions de parti et de politique, nous voyons des prêtres catholiques s'associer au parti socialiste; en Hollande, nous voyons se fonder le parti des socialistes-chrétiens; chez nous, nous avons le parti du Front, qui proclame la paix des partis et accueille catholiques, libéraux et socialistes pour essayer de résoudre les problèmes qui lui paraissent être les plus urgents. Voilà la tolérance.

Nous savons tous ce qui s'est passé, il y a deux ans environ, dans les usines italiennes. Voilà la violence.

Autre exemple de tolérance : en Allemagne, les propriétaires des charbonnages sont d'accord avec leurs ouvriers sur la nécessité de socialiser les mines.

Et en vue de supprimer la crise du logement, ne parle-t-on pas sérieusement de la socialisation de la construction des maisons, de la suppression pure et simple des propriétaires et de l'organisation de ce que les Hollandais appellent des « woonschappen » et les Allemands les « Bauhütte ».

Vous sursautez peut-être? Vous avez tort, car, fatalement, nous en viendrons là, et s'y opposer ne peut que nous procurer des difficultés.

Vous me demandez ce que dans tout cela la normalisation devient. Mais, je viens d'en parler... Parfaitement, sans la nommer.

Je vous ai dit le rôle que joue la science; eh bien, il se peut, qu'à un problème donné, elle trouve plusieurs solutions, mais il est plus que probable qu'une des solutions lui paraîtra la meilleure. Si on la met en pratique, celle-là, chaque fois que s'en présente l'occasion — et pourquoi ne le ferait-on pas? — on fait de la normalisation.

La technique est un facteur important dans notre vie, c'est entendu. La machine fera plus facilement cent fois le même objet que cent objets présentant une légère différence. On fait donc cent fois le même objet parce que c'est plus facile et plus économique. On a normalisé puisqu'on aura évidemment cherché à faire un objet usuel, à le faire aussi parfait que possible.

La poussée démocratique abolit les castes et les rangs; on

n'estime plus quelqu'un à cause de son origine, ou des particules dont son nom est paré, mais à cause de sa valeur propre, en raison du degré auquel il se rend utile à la communauté. On normalise.

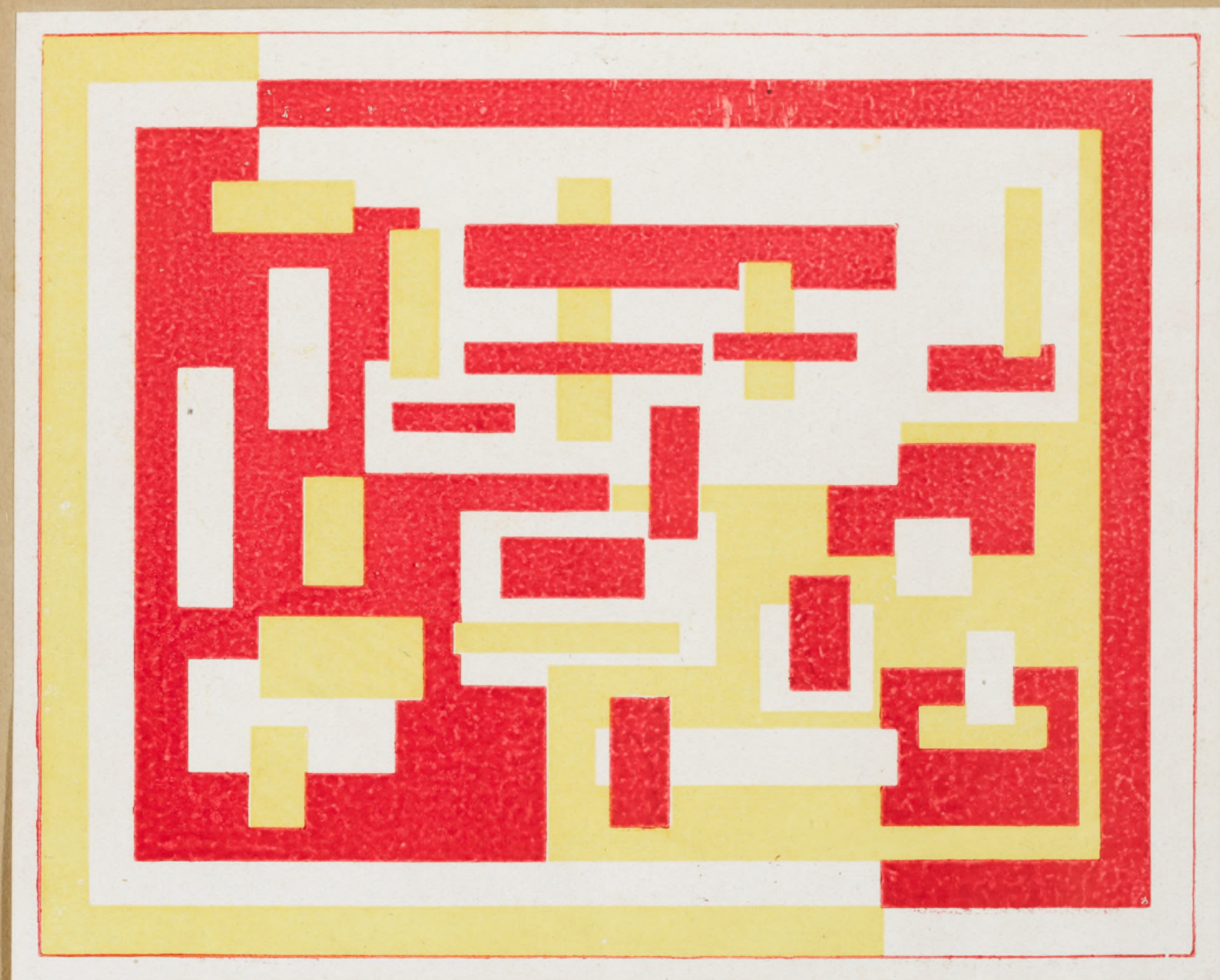
L'amour universel s'est fait jour. On aime les hommes en tant que hommes, en tant qu'égaux, et on commence à réaliser le cri de guerre de la révolution française : fraternité, parce que égalité. On normalise.

On normalise, et on normalise de plus en plus. Dans des villes d'ordre secondaire au point de vue mondial, se crée tout doucement une City, le centre des affaires. Voyez Bruxelles, voyez Amsterdam. Cela équivaut à dire qu'on peut ranger les constructions en des catégories bien distinctes : les bâtiments publics, les bureaux et les banques, les grands magasins, les maisons d'habitation. Ces dernières peuvent se subdiviser en maisons d'habitation avec boutique, et en maisons d'habitations proprement dites; et quand, dans cette dernière série, nous aurons construit quelques hôtels, un certain nombre d'habitations bourgeoises, d'habitations pour employés et d'habitations ouvrières, nous aurons répondu à toutes les nécessités, si, chaque fois, nous construisons en double série, pour les grands et pour les petits ménages.

Vous voyez que la solution de la crise de logement peut se simplifier singulièrement, si on veut se servir du remède tout indiqué, la normalisation des maisons. Elle se simplifie encore bien davantage si on veut jusqu'à un certain degré normaliser sa manière de vivre, habiter des maisons où tout est installé collectivement autant que faire se peut : l'eau chaude et froide, le gaz et l'électricité, le chauffage, le vacuum cleaner, le jardin ou la cour; habiter des maisons où le concierge soigne toutes ces installations collectives, garde le dépôt des bicyclettes et des voitures d'enfant, et vous loue les chambres à loger le jour où vous en avez besoin; habiter des maisons où est installée une nursery pour recevoir vos enfants quand vous devez vous absenter ou que vous recevez du monde; habiter des maisons auxquelles est joint un restaurant collectif dans lequel tous les habitants du groupe peuvent prendre leurs repas; habiter des maisons, enfin, qui seront outillées comme on les outillera le jour où vous désirerez habiter des maisons aussi pratiques, et en exigerez de vos propriétaires.

Quand sera-ce? Répondez vous-mêmes. Je ne puis que vous





« STILLEN COMPOSITIE »

1917

⟨NATURE MORTE⟩

PAR V. HUSZAR  
VOORBURG ⟨HOLLANDE⟩

dire qu'il en existe partout, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Hollande, en Amérique, partout, excepté en Belgique... Et quand je demande à mes compatriotes s'il ne faudrait pas commencer à songer à la construction d'immeubles analogues, on me répond... qu'il fera beau demain!

Et dire que nous avons inventé la poudre et que nous ne voulons recevoir de conseils de personne!

Mais en supposant, ce dont je n'ose pas me flatter, que vous ayez tous admis ce que je vous ai dit, vous avez, je le devine, encore une objection à me faire qui vous paraît excessivement sérieuse. Vous me dites que je suis architecte, que je vous parle et vous parlerai de la normalisation en relation avec l'architecture, que l'architecture est un art et que je n'ai traité que de choses techniques; qu'art et technique sont, du reste, deux pôles contraires, que sais-je encore.

Je réponds tout d'abord que la normalisation est un moyen et non pas un but. J'ajoute ceci : qui dit art, dit vie. Lorsque la vie est saturée d'individualisme et de dilettantisme, l'art devient individualiste et est le partage des dilettantes, des raffinés. Mais les temps sont passés où l'artiste se réfugiait dans sa tour d'ivoire pour s'adonner au culte du moi, loin de l'œil des barbares, car il professait le plus profond dédain pour ceux qu'il paraît du titre de bourgeois, d'Ostrogoths, de Philistins.

L'artiste se trouve en plein dans la vie; il entend la marche, le bruissement, le chant des vagues de la vie; il ressent les trépidations, les impulsions de la vie; il en partage les aspirations; et puisque tout cela s'est profondément modifié depuis la génération précédente, l'artiste à quitté, quitte sa solitude égoïste, brûle sa tour d'ivoire et s'avance dans la vie réelle; il le fait avec tant de conviction qu'il s'adonne même à la politique qu'il avait considérée jusqu'ici comme la plus basse des besognes. Voyez les rangs des jeunes partis qui se dressent devant la caste des conservateurs, devant le parti des réactionnaires, et vous serez étonnés d'y compter tant d'artistes. Voyez le rôle politique important que jouent les artistes en Russie, le seul pays où, pour le moment, les travailleurs de l'esprit sont convenablement rétribués.

L'artiste s'adapte donc aux conditions de la vie moderne. *Il doit servir*, disait au dernier congrès d'artistes, à La Haye, le D<sup>r</sup> van Ginniken, le jésuite littérateur bien connu. En effet, il doit servir ses

concitoyens qu'il aime et, pour y arriver, il emploiera les moyens que la vie moderne, que la technique moderne met à sa disposition.

Quand donc il se demande comment il servira, il s'entend donner la réponse suivante : en faisant strictement de l'art, de l'art pur. Le musicien sait donc qu'il doit rechercher la musique pure, et non la musique à programme où se fait jour un élément étranger à son art, savoir un élément littéraire; il doit produire une émotion musicale. Le littérateur sait qu'il doit faire de la littérature et non de la philosophie ou de la science; le peintre et le sculpteur ne doivent pas raconter l'histoire ancienne ou contemporaine, ou interpréter des faits ou faire de la psychologie, mais donner des émotions purement plastiques. L'architecte de son côté ne doit pas faire des édifices qui pourraient avoir été modelés, comme l'ont fait les architectes de l'époque baroque, comme le fait l'architecte Henry Van de Velde, et certains contemporains espagnols, non, il doit traduire l'impression d'espace, de surface, de masse et de construction.

C'est ainsi que le poète philosophe hindou Tagore pouvait dire dernièrement, à Amsterdam, qu'il savait goûter la beauté d'une poésie hollandaise, comme nous pouvons goûter le rythme d'un chant bengalais, quoique le sens des mots nous échappe.

L'artiste moderne abandonne donc le monde des formes visuelles pour s'avancer dans le monde des formes abstraites. Cela équivaut pour l'architecte, dont l'art a été de tout temps un art abstrait, à bannir de ses constructions les sculptures et les peintures qui ne s'harmonisent pas avec ses conceptions, parce que d'inspiration ou de source visuelle. Il sait vers quel idéal il doit tendre; il sait qu'il dispose de moyens dont aucun architecte ancien ne disposera jamais: la science, la technique, l'organisation, l'industrie, la normalisation; il sait que son art ne doit pas être un but, mais qu'il doit servir, qu'il doit avoir une signification universelle, accessible à tous. Il sait qu'il ne doit point faire de la science, c'est-à-dire construire en style ancien, ni de la technique, c'est-à-dire faire des bâtiments qui sont tout simplement solidement construits, ni de la normalisation, c'est-à-dire des édifices combinés de manière à pouvoir être reproduits en grand nombre, aussi facilement que possible, et aussi économiquement que possible, mais qu'il doit faire de l'architecture.

HUIB HOSTE Architecte.

# La Peinture Néo-Plastique

\*\*\*\*\*

« Il y a encore, il y aura encore des peintres, beaucoup de peintres. » *Mais la peinture est finie* » déclarait Elie Faure, ici même, dans sa magistrale étude où il constatait le recul de l'individualisme en même temps que l'ascension d'un art d'essence architecturale.

Il s'agissait, évidemment, dans la pensée du grand critique, du tableau de chevalet, de la peinture réaliste, art d'imitation.

Mais à côté d'elle peut se concevoir — a existé dans le passé et renaît dans le présent — un art pictural qui s'associe à l'architecture et obéit à ses lois.

Ce nouvel art — aboutissement logique de l'évolution de la peinture contemporaine — se détourne résolument et totalement, du moins dans les manifestations extrémistes de la représentation de la nature. Il cherche uniquement à réaliser le rythme harmonieux de surfaces et de couleurs.

De même que l'architecture, cet art est pure création. « L'architecture — remarque « Le Corbusier-Saugnier — sollicite les facultés les plus élevées, par son abstraction même. L'abstraction architecturale a cela de particulier et de magnifique que, se rasant dans le fait brutal, elle le spiritualise, parce que le fait brutal n'est pas autre chose que la matérialisation de l'idée possible. Le fait brutal n'est possible d'idée que par l'ordre qu'on y projette. Les émotions que suscite l'architecture émanent de conditions physiques inéluctables, irréfutables, oubliées aujourd'hui ».

La peinture néo-plastique s'efforce, elle, aussi, de susciter à nouveau des émotions du même genre.

\*\*\*

Il nous a semblé que la campagne que nous menons dans cette Revue en faveur de l'Art architectural moderne nécessitait, comme complément, une initiation à la peinture néo-plastique.

Le peintre V. Huszar, de Voorburg, en Hollande, a bien voulu nous promettre de nous seconder dans cette tâche. Nous sommes

heureux de pouvoir publier aujourd'hui, en même temps que la première d'une série de ses œuvres, un commentaire où l'artiste explique lui-même ses intentions. A la suite d'une traduction française de ces notes, nous en publions le texte original afin que ceux de nos lecteurs qui comprennent la langue néerlandaise puissent saisir d'une façon plus complète la pensée de l'artiste.

\*\*\*

Le peintre Huszar fut, avec Théo van Doesburg et l'architecte Oud, le fondateur en Hollande de l'école d'art nouveau nommée le « Styl Beweging », littéralement le Mouvement « du Style » d'après le titre fort bien choisi de la Revue qui lui sert d'organe.

Les compositions de ce peintre sont des œuvres de « plastique pure » (van zuivere beelding), dénomination qui souligne que le but de l'artiste n'a point été de représenter quelque aspect de la nature, mais, tout au contraire, de créer une image qui, à l'instar de la nature, donne une sensation d'harmonie.

L'intérêt que de pareilles œuvres présentent pour les architectes, ne résulte pas seulement de leur mérite intrinsèque, mais du fait qu'elles trouvent leur cadre, tout comme leur raison d'être, dans l'Edifice dont elles deviendront un jour le complément indispensable.

C'est la réponse qu'il convient de faire à ceux qui, devant l'imprévu de pareilles compositions, les trouvent énigmatiques et ne se donnent point la peine de les comprendre.

Pour celui qui saisit l'immuable principe de beauté de ces œuvres, elles ne sont pas plus étranges que la structure linéaire des sculptures byzantines et les compositions géométriques des vitraux romans.

La peinture néo-plastique tend uniquement à restaurer l'unité des arts en l'harmonie souveraine de l'architecture.

Raph. VERWILGHEN.

*D'une chronique que P. Bourgeois consacre, dans le dernier numéro de « 7 Arts », au Salon de la Jeune Peinture, nous découpons le commentaire suivant :*

« La « plastique pure » est une peinture décorative qui obéit

» objectivement, physiquement au processus de la composition  
» architecturale. Comme une façade, elle ne représente rien, sinon  
» une harmonie : son destin s'est complètement réalisé dès qu'en  
» une pièce bien proportionnée (pleins et vides), elle pose un  
» ensemble équilibré de lignes et de couleurs.

» Illustration : A) Conception de la décoration classique :  
» sur la frise de ma bibliothèque, peindre un coursier fougueux en  
» une plaine rousse.

» B) Conception de la plastique pure : là où je dois méditer,  
» assembler des formes immobiles et graves.

» Je n'insisterai pas sur l'importance considérable que peut  
» avoir la *Plastique pure* dans l'art du vitrail, du parquet, des  
» tapis, etc., etc. : ces quelques lignes suffisent à établir sa mission  
» dans la création de l'architecture moderne, c'est-à-dire du style  
» moderne (Mobilier, façades, ustensibles, peintures).

» Quant à l'objection : « *Cela ne représente rien* », je renvoie  
» à *Pascal*. On sait, en effet, que : *Le cubisme, c'est la faute à Pascal*.

» Le génial penseur français déplorait la vanité des artistes qui  
» prétendent représenter la nature. Les artistes modernes ont enfin  
» compris le sens prophétique de cette parole : ils ne représentent  
» plus, ils contruisent ».

# Description d'une nature morte

Composée en 1917 par V. Huszar - Voorburg (Hollande)

\*\*\*\*\*

Afin de faciliter la compréhension de mes « compositions d'espaces colorés » — dont j'entretiendrai prochainement les lecteurs de cette revue — et qui se rencontrent dans des intérieurs (ou *espaces à trois dimensions*), il est utile que l'on connaisse le but que je poursuis dans mes compositions dans l'*espace plan* (ou espace à deux dimensions).

Que pareille composition doive son origine à une nature morte, c'est chose sans importance; ce ne fut là, en effet, que le moyen ou le motif de la matérialisation d'une image; mais l'explication d'une œuvre d'art se trouve dans l'image matérialisée et non dans des commentaires littéraires ou philosophiques.

Que nous laisse voir la figure que nous reproduisons?

*Trois teintes* : du blanc, du jaune, du rouge.

*Des surfaces* petites et grandes.

La grande surface rouge de droite s'avance sous les grandes surfaces jaune et blanche, tout comme ces dernières s'avancent sous elle.

Sur la grande surface rouge de droite se détachent des surfaces jaunes et des surfaces blanches.

Sur la grande surface jaune de gauche se détachent des surfaces rouges et des surfaces blanches.

Sur la grande surface blanche du bas se détachent des surfaces rouges et des surfaces jaunes.

Chaque teinte envoie sur une surface colorée voisine des surfaces plus petites de sa propre teinte.

L'espace plan se trouve dominé par un mouvement de *glissement* qui se retrouve dans le cadre qui enclot l'ensemble de la composition.

En quoi pareille image est-elle belle?

Je laisserai au spectateur le soin d'en juger, mon commentaire n'ayant d'autre but que d'expliquer l'intention que j'ai eue en composant cette œuvre.

V. HUSZAR.

# Beschrijving van een Stilleven-Compositie

⟨1917⟩ door V. Huszar - Voorburg ⟨Holland⟩

.....

Om mijn « Ruimte-kleur-composities » in 't interieur (drie dimensionale ruimte) beter te kunnen begrijpen (hierover zal ik een volgende keer schrijven), is het wenschelijk mijn bedoeling te zien, met de nieuwe beelding in de vlak-ruimte (twee dimensionale ruimte).

Dat de aanleiding van deze compositie een stilleven was, doet niets ter zake, daar dat maar een middel of motief was tot objectivering van dit beeld en uit het geobjectiveerde beeld moet een kunstwerk verklaard worden en niet door litteraire of filosofische beschouwingen.

*Wat is op dit beeld te zien?*

Drie kleuren : d. i. wit, geel, rood.

Vlakken klein en groot.

Het groote roode vlak rechts schuift onder het groote geele en op het groote witte, even zoo doen de geele en witte groote vlakken.

Op het groote roode vlak rechts zijn geel en witte vlakken.

Op het groote geele vlak links zijn roode en witte vlakken.

Op het groote witte vlak onder in midden zijn roode en geele vlakken.

De eene kleur zendt kleinere kleur vlakken van zijn eigen kleur op een ander kleur vlak.

De vlakruimte is dus door schuiving beheerscht, wat overgenomen is op de lijst, die het geheel afsluit.

*Wat is de schoonheid van zulk een beeld?*

Over de schoonheid te oordeelen, laat ik aan den beschouwer over, mijn doel was slechts uit een te zetten de bedoeling die ik met dit werk had.

V. HUSZAR.



ANVERS. — EXPOSITION INTERNATIONALE D'HYGIENE appliquée à l'alimentation et à l'Agencement du Home (mai-juin 1923).

« Le Moniteur de l'Alimentation » organise pendant les mois de mai et juin 1923, dans les locaux du Palais de Glace d'Anvers, 9, rue de la Santé, une Exposition Internationale d'Hygiène appliquée à l'Alimentation et à l'Agencement du Home ainsi qu'aux Industries connexes.

A cette époque de pénurie de magasins et maisons de commerce, cette organisation fournira l'occasion aux industriels et commerçants, de faire connaître avantageusement les qualités de leurs articles aux intéressés, attirés par une publicité collective intense et des étalages décoratifs.

STRASBOURG. — EXPOSITION SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE D'HYGIENE (JUN-OC-TOBRE 1923). — SECTION DE L'HYGIENE URBAINE. — Le gouvernement français, approuvant l'initiative prise par l'Université et la ville de Strasbourg, en accord avec la famille de Pasteur et avec l'Institut Pasteur de Paris, a décidé de fêter avec le plus grand éclat le centenaire de l'illustre savant à Strasbourg, où il a commencé sa carrière scientifique et universitaire.

Cette manifestation comportera entre autres choses une Exposition ayant pour but essentiel de mettre en évidence toutes les conséquences de l'œuvre de Pasteur dans le domaine de la médecine, de l'hygiène, de l'industrie et de l'agriculture.

Elle comprendra une section fort importante consacrée à l'Hygiène Urbaine. Cette section doit particulièrement démontrer comment aujourd'hui les recherches scientifiques faites par Pasteur et ses successeurs sont la clé de la solution des problèmes si importants de la construction des villes, des maisons et des logements, de l'évacuation des eaux usagées, de l'enlèvement des ordures, de l'approvisionnement en eau, de l'éclairage et du chauffage, de l'aération, du vêtement, des soins du corps, des jardins ouvriers, de la basse-cour, de l'inhumation, des établissements de bains et de bien d'autres encore.

Le groupe de l'hygiène urbaine comprendra :  
1<sup>o</sup> Classe de la construction des villes et rues, et le nettoyage des villes et la voirie;

2<sup>o</sup> Classe de la construction de logements. — Les intéressés montreront les efforts multiples que tous les pays invités déploient pour remédier à la crise du logement et pour créer des habitations populaires salubres et mêmes confortables jusqu'à un certain point, des cités-jardins, des colonies ouvrières. Dans ce cadre, les industries du bâtiment exposeront leurs produits et la façon de ces dernières, notamment les matériaux de remplacement, et feront connaître les systèmes de constructions économiques qui ont fait leurs preuves dans la pratique. Les Associations d'utilité publique, les Sociétés d'habitations à bon marché et les Administrations communales pourront représenter les efforts accomplis par elles pour la réforme de la construction d'habitations;

3<sup>o</sup> Classe de l'ameublement;

4<sup>o</sup> Classe de l'aération, le chauffage, l'éclairage, l'approvisionnement en eau et le service des incendies;

5<sup>o</sup> Classe réservée aux établissements de bains, aux soins corporels et aux vêtements;

6<sup>o</sup> Inhumations;

7<sup>o</sup> Jardins ouvriers.

L'idée principale de l'Exposition de l'hygiène urbaine est de mettre en relief la collaboration de la science spéculative, du travail administratif public et de la technique industrielle au service de l'hygiène publique. Son but est de convaincre la collectivité de la nécessité de cette collaboration. C'est pour cela que le présent appel s'adresse à tous sement des nombreux écrits qui paraissent dans le ceux qui, en France et à l'étranger, consacrent leur activité au service de l'hygiène urbaine, pour les inviter à contribuer dans la mesure de leurs forces, par leur participation active, à la réussite de la grande œuvre de l'hygiène urbaine qui est le fondement indispensable de toute vraie civilisation.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au Secrétariat général de l'Exposition Pasteur, rue Koeberlé, 3, à Strasbourg.

## Livres

CONSTRUCTIE VAN GEBOUWEN, door Prof. J. S. Wattjes. T. 4. Kappen. N. V. Wed. J. Ahrend en Zoon, Amsterdam.

C'est le cas de dire que cet ouvrage devrait être entre toutes les mains. Il compte 500 pages, 4 planches et plus de 1.000 figures. L'auteur, professeur à l'Université technique de Delft, s'est proposé de faire un livre d'études et en même temps un guide pratique pour l'architecte, l'ingénieur et le dessinateur de bureau.

S'étant imaginé qu'il manquait surtout un bon livre traitant des toitures diverses, l'auteur a vaillamment commencé la publication de son ouvrage par le tome 4, consacré à cette matière.

Et voyez avec quelle méthode! Le premier chapitre nous explique les diverses formes de toitures (régulières et irrégulières); des photographies en montrent l'effet et le jeu particulier. Suivent les parties diverses et la composition des toitures, les diverses espèces de couverture. Un chapitre spécial traite des terminaisons et des lucarnes, lanternes, etc.

Voilà le lecteur suffisamment armé pour aborder l'étude détaillée des toitures : il voit défiler tour à tour les fermes ordinaires, les fermes Philibert et Mansart, les charpentes françaises, anglaises et allemandes.

Suit un chapitre de théorie à propos des fermes en bois, en fer et en béton armé, et l'auteur aborde ce qui fait pour moi le plus grand intérêt de l'ouvrage, c'est-à-dire l'examen détaillé des charpentes en bois modernes à grandes portées, des charpentes en fer et des fermes en béton armé.

Un chapitre spécial traite de l'exécution des toitures, un autre des toitures à coupole et des flèches. Dans ce dernier chapitre l'auteur s'occupe des fermes Sheds (ou Reikem) en bois, fer et béton armé.

Ce relevé sommaire est évidemment un peu revêché; la manière dont l'auteur a traité sa matière ne l'est pas du tout; les illustrations contenteront les plus difficiles : ce sont ou bien des photographies tantôt de constructions existantes,

tantôt de maquettes, ou bien des schémas, ou des dessins techniques parfaitement détaillés.

Que de surprises nous réserve le chapitre sur les charpentes modernes! Le bois est un matériau que nous connaissons depuis longtemps — nous n'avons plus rien de neuf à apprendre à son sujet. Mais voici un hall pour dirigeables, construit complètement en bois : sa portée est de... 210 mètres! Tranquillisez-vous, l'ouvrage en contient de 20, de 55, de 63 mètres, etc.; vous verrez les fermes Gesteschi, Meltzer, Kübler, Dwars, Van de Wijnpersse, etc., etc.

Parmi les fermes en fer nous rencontrons en bonne place le système Vierendeel; la souplesse du béton armé se remarque immédiatement aux diverses figures; le béton armé se prête à toutes les formes, nous pourrions presque ajouter à toutes les portées. Nous en voyons d'abord de petites; il en suit de plus grandes, de 17, de 31, de 43 mètres, et enfin des fermes à rotules, et une ferme (sans rotules celle-ci) pour un abri de dirigeable d'une portée de 93 mètres (exécutée par les établissements Fourré et Rhodes).

C'est dire assez l'intérêt de cet ouvrage qui a été édité avec tous les soins voulus.

H. H.

## Revue

EUROPE. — UNE NOUVELLE REVUE D'ART MODERNE. — Dans son dernier numéro publié en juillet dernier, notre confrère l'« Art Libre » annonçait qu'il disparaissait pour faire place à une revue anthologique et critique, « l'Europe », qui allait reprendre et élargir son programme et son action.

Les nécessités d'une mise au point minutieuse ont retardé quelque peu la naissance de cette grande revue, mais voici qu'on en annonce le premier numéro pour le début de février. « Europe » sera dirigée en commun par MM. Paul Colin et René Arcoz et éditée à Paris par la maison F. Rieder et C<sup>ie</sup>.

Elle paraîtra mensuellement en fascicules in-8° de 128 pages. Constituant une grande tribune internationale, elle publiera dans ses tout premiers

numéros, des romans, nouvelles, poèmes, essais, chroniques ou mémoires inédits de Maxime Gorki, Romain Rolland, Elie Faure, Henry Van de Velde, Prof. Langevin, Georges Duhamel, Léon Werth, Pierre Hamp, Valéry Larbaud, Comte de Gobineau, Frank Wedekind, Carl Sternheim, Charles Vildrac, Jean-Richard Bloch, Roger Martin du Gard, Luc Durtain, Léon Bazalgette, Francis Birrell, Kasimir Edschmid, Franz Werfel, Roger Fry, Clémence Dane, Dorothy Richardson, René Lalou, Manuel Azana, Douglas Goldring et Michael Kousmine.

**TABLETTES DOCUMENTAIRES MUNICIPALES. — UN INSTRUMENT D'INFORMATION ET DE DOCUMENTATION MUNICIPALES.** — Les services publics bien organisés sont généralement soucieux d'être tenus au courant des faits, des initiatives et des progrès réalisés dans les autres cités, celles du pays même, comme celles de l'étranger.

Les loisirs leur manquent généralement pour procéder à une lecture, à une analyse et à un classement et qui peuvent les intéresser. Encore faudrait-il qu'ils connaissent plusieurs langues et qu'ils reçoivent une profusion d'ouvrages et de revues.

On conçoit donc, que du Congrès international des Villes, tenu à Gand en 1913, les nombreuses municipalités qui y étaient représentées, aient exprimé le vœu de voir faire ce travail de lecture et d'analyse par un office central. L'Union Internationale des Villes, Bruxelles, 3bis, rue de la Régence, constituée lors de ce Congrès, a remis la question à l'étude aussitôt après la guerre et elle vient d'aboutir à l'organisation d'un important service de lecture et d'analyse, dont les travaux sont publiés sous la forme des *Tablette Documentaires Municipales*. Cet important recueil apportera désormais, de semaine en semaine, aux services intéressés, un choix d'analyses des principaux écrits publiés dans des revues analogues à la nôtre et concernant donc le mouvement municipal dans les divers pays.

Ces Tablettes, dont le prix de souscription est de 240 francs l'an, sont partagées en six séries distinctes répondant à des objets variés de l'activité

municipale. Chaque série comportant annuellement de 800 à 1.000 analyses peut être souscrite isolément au prix de 40 francs l'an, soit en réalité seulement 5 centimes par analyse. Le prix de la souscription représente une telle économie dans la tâche des dirigeants de nos services publics qu'on peut se féliciter de voir apparaître un instrument d'information aussi pratique et aussi utile à la bonne administration de la chose publique.

Donnons ci-dessous la table analytique des séries I et II qui sont tout particulièrement de nature à intéresser nos lecteurs.

Série I. — Urbanisation (Town Planning, City Planning. Städtebau-und Siedlungswesen. Stedenbouw). — Mouvement des idées urbanistiques. Etudes générales, sociales et économiques sur les agglomérations. Aménagement des agglomérations (Urbanisation.. Cités-jardins. Faubourgs-jardins. Villages. Villes-satellites). Formation et tracé de la voirie. Affectation des voies. Législation. Transformation technique et économique du sol en terrain à bâtir. Politique foncière (lotissement, développement du commerce de terrains, conditions particulières à la propriété du sol. Expropriation, affermage). Utilisation du sol et restriction de son usage, en prenant en considération les intérêts de la communauté, par le droit de coutume et la législation spéciale. Espaces libres. Zoning. Développement de l'ensemble urbain : le site, le paysage urbain, l'aspect de la rue (Landschaftliches Gesamtbild, Städtebild, Strassenbild). Architecture.

Série II. — Habitation (Complexes. Hausbau-und Wohnungswesen. Housing). — Casier sanitaire (Statistique. Inspection sanitaire. Slums). Matériaux et matériel de construction. Plans et types de construction. Groupements d'habitations. Exécution des travaux de bâtisse. Organisation économique et sociale du travail. Protection du travail. Organisation de la construction (développement des facteurs sociaux par rapport à la construction). Alignements. Règlements sur les bâtisses. La maison : 1. au point de vue individuel (mobilier et installations sanitaires); 2. au point de vue de l'intérêt collectif (Impôts. Taxes. Loyers. Assurances). Hygiène spéciale de l'Habitation. (Voir aussi Série VI : Hygiène Publique.)

LE PRÉSENT NUMÉRO RENFERME UNE PLANCHE HORS-TEXTE

# MONOBLOC

176, ch<sup>sée</sup> de Boondael = Bruxelles



Maisons ouvrières et rurales  
en agglomérés poreux et en briques

USINES

Béton armé de tous systèmes

Hourdis creux sans coffrages

BLOCS ATHERMANES KNAPEN  
MACHINES PILONNEUSES

Je soussigné, souscris un abonnement à la troisième année de *La Cité*, au prix de 10 fr. 10 et désire recevoir à titre de prime :

- \* La 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années de « *La Cité* » (1919-1921) à 5 francs l'année (prix en librairie 10 francs).
- \* Le Cœur de la Ville de Bruxelles, par Ch. Buls. Gratuit (prix en librairie 2 francs).
- \* L'Abbaye de la Cambre, par G. des Marez. Gratuit (prix en librairie 1 fr. 50).

Signature .....

Nom .....

Adresse .....

\* Barrer celle des primes que l'on ne désire recevoir.

N. B. Afin d'éviter des frais de recouvrement les souscripteurs sont priés de verser dans n'importe quel bureau des postes, au crédit du compte chèques n° 16621, Revue *La Cité*, le montant de la somme due.

IMPRIMÉ



Administration

de la Revue LA CITÉ

10, Place Loix

BRUXELLES

Découpez cette carte et mettez-la à la poste.

Editions Tekhné

# ” L’Art et la Société „



par H. - P. BERLAGE

ARCHITECTE A AMSTERDAM



Un beau volume luxueusement imprimé

et illustré de nonante-huit clichés

**Prix : 20 francs**



---

## **L’Habitation Coloniale**

**- Sa Construction au Congo belge -**

par GASTON BOGHEMANS

Architecte, Ex-chef de service à la Son des B<sup>ts</sup> C<sup>ls</sup> de la Colonie  
Lauréat du prix institué par la Soc. belge d’Etude et d’expansion

**Prix : 3 francs**